

notamment les études de l'autisme sur l'érotisme — à une optique posi-
tive, voire à un aspect productif de l'histoire du mal.

L'INTERDIT ET LA TRANSGRESSION

DANS LA PENSÉE

GEORGES BATAILLE

MUHAMMED EL KORDI

Le problème de la pensée de Georges Bataille est une des plus originales et des plus troublantes de l'esprit moderne. Centrée sur des démarches anti-discursives, sur un mépris de la science rationaliste dont l'objet est l'homme, elle est avant tout un essai lancinant de saisir l'hétérogénéité du réel, que l'auteur laisse tomber hors de ses pages tout acte de connaissance objective ou extériorisante. (1) Pensée de l'hétérogène, elle semble s'offrir pour objet l'excès de l'objet reconnu et délimité par chaque science. Ainsi, si l'économie est centrée généralement sur les notions de production et d'utilité, elle aura pour objet chez Bataille, celle de dépense improductive. (2) Et si toute sociologie prend ses pôles d'attraction entre les hommes et les groupes pour des éléments de cohésion sociale, Bataille fondera ses démarches sociologiques, surtout dans le domaine du sacré qui est fondamentalement ché-
fût, sur les pôles répulsifs. (3) D'ailleurs, l'idée de dépense improductive ou celle de répulsion, comme essence du sacré, ne s'éloignent pas trop de la notion de transgression que nous voulons rattacher à ce après
Il s'agit de "l'hétérologie" qui est, pour Bataille, la "science de ce qui est tout autre". Dans le domaine du sacré, c'est "surtout le terme de scatologie (science de l'ordure) qui garde dans les circonstances actuelles (spécialisation du sacré) une valeur expressive incontestable comme doublet d'un terme abstrait tel qu'hétérologie." Cf. Georges Bataille, *Oeuvres Complètes*, t. II, Paris Gallimard, 1970, p. 61—62.

2) Georges Bataille, *O.C.*, t. I, pp. 302-319.

3) Georges Bataille, *O.C.*, t. II, pp. 320-323. Je dois qu'il n'y a rien de plus important pour l'homme que de se reconnaître voué, lié à ce qui lui fait le plus horreur, à ce qui provoque son dégoût le plus fort." Cf. p. 320.

notamment les études de l'auteur sur l'érotisme — à une optique positive, voire à un aspect productif de l'histoire du mal.

L'idée d'utilité, qui sert de fondement à l'économie marchande, suppose un équilibre entre la production et la consommation. Ayant pour souci la conservation du groupe, elle exclut l'idée d'un plaisir violent, considéré comme "pathologique", en vue d'un plaisir modéré ou simplement différé, ce qui, en fait, élimine l'idée d'un plaisir pour tous. (4) A l'encontre de cette conception utilitariste favorisant uniquement les intérêts de la classe possédante, Bataille met en relief un désir inconscient, refoulé, mais existant aussi bien chez l'individu que dans les sociétés humaines : celui de "gaspillage" et de "destruction". Ce désir correspond, selon l'auteur, à des "dépressions tumultueuses, des crises d'angoisse et en dernière analyse un certain état orgiaque." Il est une impulsion de "perte", de dépense pour la dépense que Bataille avait décelée dans différentes formes d'activités humaines qui n'avaient aucune finalité en dehors d'elles-mêmes; tel état commande l'amour du luxe et de la guerre, l'apparat des deuils et des cultes, le goût pour les monuments somptuaires, les activités artistiques en général et la sexualité perverse. (6)

En amour, cette impulsion prend la forme d'un grand sacrifice qui n'est autre que l'offre d'un cadeau somptueux, parfois ruineux. Dans le culte, la production du sacré exigeait, autrefois, un sacrifice d'hommes et d'animaux; avec l'avènement du Christianisme, la perte de Jésus sera le prix sanglant offert pour le rachat de l'humanité. (7) Dans le jeu, la compétition met en branle une véritable charge passionnelle, incite les parieurs à de grosses pertes d'argent. Quant aux activités artistiques, l'art somptuaire exige des dépenses effectives assez importantes alors que la littérature, et notamment le théâtre, engagé — selon l'auteur — des mouvements passionnels polarisés autour de sentiments puissants comme l'angoisse, l'horreur ou la peur de la déchéance, ce qui constitue une immense dépense d'énergie. (8)

4) *O.C.*, t.I, p. 303

5) *Ibid.*, p. 303

6) *Ibid.*, p. 305

7) *Ibid.*, p. 306

8) *Ibid.*, p. 307.

Pour revenir à l'économie, le système capitaliste avait conféré depuis longtemps à la production, en fait depuis l'apparition de la classe bourgeoise en tant que classe dans l'histoire, l'utilité comme fin sociale. Cependant, il semble qu'avant l'instauration de l'économie marchande, la production était subordonnée à la "dépense improductive" ou dépense de luxe et d'apparat des classes dominantes. C'est dans ce sens que richesse et pouvoir étaient inséparables. A en croire même Bataille, qui s'inspire des travaux de Mauss (9) sur le don, l'économie primitive ne connaissait pas réellement le troc. Celui-ci ne signifiait pas, de toute façon, un procédé d'échange et n'avait nullement pour fin une acquisition quelconque. Il correspondait dans sa forme à une sorte de don, le fameux "potlatch" de Mauss (10) et répondait, en fait, à un désir réel de perte, de dépense "agonistique", c'est-à-dire avec intention de rivalité (11). Cette impulsion, qui a prévalu jusqu'à l'avènement de la bourgeoisie avait donné à l'idée de dépense une valeur positive. C'est pourquoi, elle était constamment liée chez la noblesse authentique aux idées d'honneur, de gloire et de rang. (12)

Dans le domaine du sacré, la dépense improductive correspondait à la zone "impure", à la sphère "néfaste" et "noire" des religions primitives qui, après l'effondrement de l'immanentisme (13), se sont confinées dans la magie. Elle portait sur les déchets du corps, formant l'objet de tabou ou d'interdit, tels les cadavres ou le sang menstruel. L'interdit avait pour but la protection de la communauté contre un

9) Marcel Mauss, *Sociologie et Anthropologie*. Paris, P.U.F., 1966,

A consulter pour ce qui concerne le don ou *potlatch*, nom chinook, désignant des prestations totales fondées sur le principe de rivalité et d'antagonisme. Cf. pp. 151—152.

10) Georges Bataille, *O.C.*, t. 11, p. 309.

11) *Ibid.*, p. 309

12) *Ibid.*, p. 310

13) Georges Bataille, *Théorie de la religion*. Paris, Gallimard (Idées) 1973, pp. 17—84 et 95—97

Dans les sociétés primitives, le divin ou sacré est dans une certaine intimité, dans une certaine continuité (immanence) entre l'homme et la nature. Avec l'apparition des conceptions dualistes - nécessaires pour comprendre l'idée de transcendance, le sacré se divise en faste et néfaste, en blanc et noir.

tuer un état désiré pour lui-même. Elle est, comme le sacrifice en religion, une préparation sanglante à la mort, un abandon douloureux de soi à une intimité plus grande. L'érotisme, dit Bataille : "ouvre à la mort", et la "mort ouvre à la négation de la durée individuelle".(19) Inutile donc de répliquer que l'état douloureux est parfois source de plaisir en lui-même, que la composante masochiste est le plus souvent la tendance dominante, en elle-même ou réfléchie dans l'acte sadique, dans une véritable joie érotique. Mais l'image de la mort n'est pas, pour autant, hors de propos; elle répond en effet, à un autre aspect de notre être intime, à une autre partie de nos aspirations les plus profondes. Elle est en nous la source de cette tendance au repos, au nirvâna, et peut-être une forme inconsciente du retour à la mère, matrice première et fondamentale de tout désir. Aussi est-il plutôt question de deux tendances profondes ayant chacune sa finalité propre (20), mais dont le concours est nécessaire pour la constitution de notre vie la plus intime.

Comment les notions de violence et de mort sont-elles accordées, chez Bataille, à celles de transgression et d'interdit ?

La relation entre l'interdit et la transgression, entre la vie réglementée et structurée comme monde des limites, et la violence ou mort momentanée mettant en cause ce dernier, est de type dialectique. L'interdit, en effet, s'oppose au retour de la nature, à la vie du désir refoulé par le monde objectif du travail (12); et la transgression, négativité du désir qui renouvelle dans son élan le trouble et l'effroi, s'oppose elle aussi à l'interdit et le détruit, mais pour lui donner à nouveau sa raison d'être. C'est pourquoi, la transgression a le pouvoir — selon Bataille —

19) *L'Erotisme*, p. 29

20) Gilles Deleuze, *Présentation de Sacher-Masoch*. Paris, Ed. de Minuit, 1967

L'auteur nous apprend, à propos du masochisme et de son intrication avec le sadisme, à respecter la spécificité de chaque tendance malgré l'enchevêtrement des phénomènes psychiques. Cf. p. 92

21) J. — L. Baudry, "Bataille et la science", in *Bataille, op. cit.*, : Le travail, négation de l'animalité, se protège par la barrière de l'interdit de l'animalité conservée, animalité "autre" qui n'est plus l'animalité "naturelle", mais l'animalité errante et obsédante du sexe que le travail isola et que l'interdit rendit fascinante." Cf. p. 139

de dévoiler le ressort de l'érotisme et du sacré. (22)

L'interdit a pour rôle, du point de vue de la connaissance intérieure, le "rejet de l'objet troublant et du trouble", rejet nécessaire pour l'éclosion de la conscience de soi, pour la mise en ordre de la conscience claire, fondatrice de la science et du monde objectif. Éliminant la violence et ses mouvements qui portent, entre autres, sur la pulsion sexuelle, l'interdit fonde, pour ainsi dire, la condition humaine. Cependant, son éclosion au sein du mouvement de la transgression prend généralement la forme d'un obstacle extérieur, d'une barrière troublante et angoissante. Cette angoisse sera, d'ailleurs à son tour, inhérente à toute expérience du péché. Mais une fois la transgression réussie, la négativité de l'interdit ne manquera pas d'avoir sa sollicitation propre : "L'expérience intérieure de l'érotisme demande de celui qui la fait une sensibilité non moins grande à l'angoisse fondant l'interdit, qu'au désir menant à l'enfreindre." (23) Dans ces conditions, l'angoisse et le plaisir, le désir et l'effroi se trouvent étroitement liés.

L'interdit, commandé par les nécessités de la raison et du travail, en s'opposant à la violence ou excès mettant en danger non seulement les limites mais le fondement de toute limite, est, en fait, une opposition à la mort. Celle-ci, toutefois, travaille le sujet désirant, le mène au bord du précipice : là expirant dans la finitude de son être discontinu et immédiat, le sujet désirant accomplit une tâche double : celle qui mène à la mort, règne de la continuité, et celle qui ressuscite de ses cendres l'interdit, à la fois fin et force d'éveil pour tout désir. L'interdit, en rejetant ainsi la violence, noue des rapports intimes avec le mouvement de la transgression dont la fonction est la libération de cette même

22) Le point commun entre l'érotisme et le sacré, surtout ancien de type sacrificiel et immanent, est le sentiment d'angoisse et d'effroi. Toutefois, nous sommes d'accord avec François Wahl qui a bien vu le caractère non synthétique chez Bataille, de notions comme le sacré, l'interdit et la transgression dont les niveaux d'exposition sont distincts. Cf. F. Wahl, "Nu, ou les impasses d'une sortie radicale" in *Bataille, op. cit.*, p. 202.

23) *L'Erotisme*, p. 43

violence. Par conséquent, ⁽²⁵⁾ l'opposition dialectique se fonde à l'intérieur des deux extrêmes : la loi et son infraction, doublet caractéristique de l'humanité moderne, fondée sur le travail et l'interdit. D'ailleurs dès l'apparition de l'*homo sapiens*, remarque Bataille (24), l'activité sexuelle en tant que telle surgit dans toute sa violence, ce qui justement présentait un grand danger de dilapidation des forces de production. C'est pourquoi l'interdit était nécessaire pour la fondation de notre humanité, celle qui connaît des limites devant la mort et la sexualité, limites dont la prohibition de l'inceste et le rituel de la mort sont des preuves vivantes. La mort, violence causée et violente, est l'élément qui détermine la négativité de la pensée de la mort, mais son affirmation lui-même est l'élément qui détermine la positivité de la vie. Une sexualité excessive exige, non effrénée, une attitude de dépense d'énergie et contient en germe la mort. Le désir même de la vie. Or, l'interdit a pour fonction de tracer au cœur du désir une limite qui, pour les besoins mêmes de la vie, ne peut être définitive sans retour. Dans sa présence même, la limite fascine, provoque le désir et appelle la transgression. (25) Celle-ci ne nie donc pas l'interdit, elle le "dépasse et le complète", selon l'expression de Bataille. (26) En elle, le sujet revient en force après un long refoulement et tout palpitant de l'effraction du désir. Un sujet non-fondateur, tel qu'il apparaît chez Descartes ou Sartre par exemple, mais un sujet qui est négativité pure, lieu de non-savoir en position de dépassement. C'est pourquoi, toute "expérience" érotique ou mystique n'est valable que dans la mesure où elle se note dans une expérience totale de l'être. Toute expérience est une expérience de la limite, de la limite qui est la limite de la totalité. (27) Si, par ailleurs, la transgression est l'expression d'un

(24) Bataille, *op. cit.*, p. 141. (25) Bataille, *op. cit.*, p. 141. (26) Bataille, *op. cit.*, p. 141. (27) Bataille, *op. cit.*, p. 141.

est sensible au fait d'insubordination du désir (l'interdit n'est pas
 pourtant, rationalité ou intelligibilité totale. Bien que de
 l'ordre de l'homme et de l'objet, il n'échappe pas tout à fait au do-
 maine du sensible, car c'est par l'"honneur" et l'"effroi" qu'il s'impose.
 Son respect produit en nous, selon Bataille, une "émotion négative" et
 sa transgression une "émotion positive", d'où il tire la fameuse
 formule: "l'interdit est la peur être violé" (28).

(18) La transgression dans son opposition à l'interdit n'est pas une
 déchirure de violence pure, ni simple spontanéité instinctive; elle suppose
 une culture, une "série de raisons" et des "règles" (29). Celles-ci ont pour
 rôle la limitation aussi bien que l'organisation du possible déclenché par
 la violence de l'infraction. Ainsi, le mariage légalise et sanctifie le désir
 de fornication, la guerre, la vengeance et le duel donnent ou ont donné
 des formes socialement codifiées à la transgression de l'interdit de tuer.
 Ce dernier aspect de la transgression est même sous la forme du sacré,
 l'"acte religieux par excellence", qui, grâce à sa violence inouïe,
 rompt la discontinuité de l'être pour le plonger à travers un silence de
 frayeur et d'angoisse dans une continuité qui est l'essence même du
 sacré. Celui-ci est, selon Bataille, "la continuité de l'être révélé à
 ceux qui fixent leur attention, dans un rite solennel, sur la mort d'un
 être".

en transgression

"L'interdit"

(28) *L'Érotisme*, p. 71

(29) Bataille a raté, selon François Wahl, dans son essai sur
 l'Érotisme un aspect fondamental qui ne peut être détaché de l'énoncé
 de la loi (l'interdit), ni de l'énonciation par le sujet, à savoir la probléma-
 tique du langage (le signifiant). Une expérience de la chose à travers
 le signifié, pure phénoménologie, est-elle possible ? Pour François
 Wahl, non. Mais peut-être que Bataille, attaché à une véritable déchirure
 du sujet, voire à une ouverture du langage sur le corps, et dans sa
 réaction contre le verbalisme automatique de Breton, n'était pas
 appelé à saisir la structuration de l'interdit dans le langage producteur
 de sens, sens en dehors duquel l'interdit n'a pas de sens. Pour la notion
 de transgression, il ne peut être, aussi, question de nature uniquement,
 car toute économie suppose une symbolique, donc un langage
 ou signifiant. Cf. à ce propos, *Bataille, op. cit.*, p. 238

être discontinu." (30) La cassure produite, d'ailleurs, par la transgression dans la vie de l'être-là, de l'être solitaire en vue de sa dissolution dans l'autre et son passage à l'intimité du tout sert de lien commun entre l'acte érotique et l'action du sacrifice. Car, si le "sacrifice substitue la convulsion aveugle des organes à la vie ordonnée de l'animal", nous dit l'auteur, la convulsion érotique, de même, "libère les organes" et fait du "mouvement de la chair" une action qui excède la volonté et la décence. (31)

Accompli dans le mariage, la transgression est inhérente à la loi de l'interdit qui "prévoit l'infraction et la tient pour légale". D'ailleurs le mariage commence par une "violation sanctionnée", accomplie généralement sous le signe de la honte. C'est pourquoi, Bataille croit trouver dans le mariage un "pouvoir de transgression" allant de droit à ceux qui peuvent enfreindre un interdit, comme les seigneurs qui jouissaient au moyen âge du "droit de cuissage"; le premier contact étant de nature sacrée et ne pouvant par conséquent être accompli par le fiancé. Par la suite, le cycle de la "répétition" aura fini par régulariser la transgression et la rendre sans conséquence. Toutefois, c'est seulement dans l'orgie (32)), affirme l'auteur, que la "frénésie" sexuelle atteint un caractère sacré, étant donné que là on parvient à un état paroxystique d'excès ou de dépense mettant en danger les possibilités de la vie. Le sacré est assuré ici, non par l'accouplement conscient de deux êtres éphémères, mais par la fusion inconsciente et "illimitée" des êtres; fusion dans laquelle l'homme s'intègre par delà le monde du

30) *L'Erotisme*, p. 92

31) *Ibid.*, p. 102.

32) L'orgie a été jugée par le Christianisme comme une "pratique de relâchement". Mais à l'origine, elle avait un sens plus profond, une force de saisissement et de bouleversement inimaginables : "Dans le monde à l'envers de la fête, l'orgie est le moment où la vérité de l'envers révèle sa force renversante. Cette vérité a le sens d'une fusion illimitée. C'est sa violence bachique qui est la mesure de l'érotisme naissant, dont le domaine, à l'origine, est celui de la religion" Cf.

Ibid., p. 130.

travail et des interdits à la nature non dans son immédiateté brute et animale, mais sous sa forme purifiée d'unité et de fondement. Dans le retour du sacré à la nature, nous dit Bataille : "l'explosion, que l'angoisse avait précédée, assumait, par delà la satisfaction immédiate, un sens divin (33).

Le Christianisme n'a jamais admis la transgression comme ordre de vérité; mais il ne manqua pas de substituer la notion de divin à celle de sacré afin de représenter "l'essence de la continuité" dans l'amour. Ainsi, selon Bataille, : "le mouvement initial de la transgression fut ainsi dérivé, dans le christianisme, vers la vision d'un dépassement de la violence, changée en son contraire." (34) Le Christianisme répond ainsi à la discontinuité de l'être individuel par le sentiment de la continuité, essence de l'être total, et à la mort par la croyance en l'immortalité des êtres particuliers. Toutefois, la continuité chrétienne, de type mystique et portant sur la personne dans sa solitude la plus profonde, ne sera plus identique à la totalité ancienne qui n'est en réalité qu'une forme de retour à la nature. La transgression considérée, par conséquent, comme une forme de déchéance, ne peut plus mener à la continuité où à la fusion intime avec le divin. C'est pourquoi, elle sera confinée par sa violence même dans l'ordre de la profanation où vinrent se ranger le diabolique et l'impur sous la rubrique infâme du mal. L'érotisme, lieu de la déchirure et de la possession par excellence, fut, à son tour, rattaché au monde profane et à toute une symbolique maléfique du corps. De l'ordre du sacré, il tomba avec le Christianisme dans celui du péché. (35)

33) *Ibid.*, p. 128.

Le rapport entre la nature et le sacré, qui est le propre des religions primitives de type immanent, a été expliqué par l'auteur dans sa *Théorie de la religion* (*op. cit.*, pp. 17—84) à propos du sacrifice. La violence de celui-ci avait pour fonction—comme dans l'orgie—de détacher l'homme, sujet immanent, du monde des outils et de le ramener à l'intimité avec le monde non-objectivé. Le sacré, ou le divin, est situé précisément dans cette intimité qui suppose une continuité entre l'homme et la nature.

34) *Ibid.*, p. 131.

35) *Ibid.*, pp. 132—137 et p. 142.

pour un tel héros, le rêve le plus insensé devient possible (14). Comprenez que ce qui compte naturellement c'est son plaisir et sa jouissance, il ne recule devant aucun crime pour assouvir son désir. Le crime est donc pour lui la meilleure forme de l'excès, de la dépense d'énergie qui affirme une volonté valable en elle-même en dehors de toute morale et de toute religion et qui assure aussi délectation et volupté (38).

Véritable gaspillage de forces, le crime n'est pas d'un seul tenant; il comporte une gamme variée de désordres allant de la débauche corporelle, du parjure et de toutes sortes de services jusqu'à la limite extrême du meurtre. Le crime ne doit pas être, par ailleurs, l'effet de la passion, une acte d'impulsion, aveugle et spontanée. Il doit tenir de l'"apathie" selon l'expression de Blanchot (39), c'est-à-dire le fruit d'une volonté calculée, d'une passion pour ainsi dire "insensibilisée". Bataille, dans son *Érotisme*, qui a synthétisé et détruit toutes les formes de la sexualité, appelle "apathie" une force immense, laquelle s'identifie complètement avec le mouvement de destruction totale d'un quelconque programme (40).

En dépassant le stade de l'impulsion directe, qui est le fait de l'homme ordinaire dans sa recherche du plaisir, l'insensibilité atteint une sorte de pureté idéale dans le mal et affirme la quête sadienne comme une recherche de l'impossible, seule digne d'une âme haute et énergique. Dans cette transcendance, pour ainsi dire, du plaisir, l'être sadien atteint la limite extrême, un gonflement incroyable : "la volupté, sans cette négation excessive, est furtive, elle est méprisable, impuissante à tenir sa place réelle, la place suprême, dans le mouvement d'une conscience" (41).

(38) *L'Érotisme*, pp. 185-187.

(39) Maurice Blanchot, *La part du feu*, éd. du Minuit, Paris 1963.

(40) L'apathie, ou capacité de nier tout sentiment altruiste comme la pitié, l'amour et la gratitude, est le fait de l'homme énergique, celui qui sait qu'il ne faut pas disperser ses forces pour ce qu'on appelle le bien, la vertu ou l'idéal. L'apathie s'oppose à la spontanéité de la passion et fait du vice un effet de calcul de préjudice. Cf. pp. 44-45.

(41) *L'Érotisme*, pp. 191-192. Ce masochisme est spécifique car il ne comporte ni honte, ni remords, ni goût du châtiment. Il correspond à ce que Bataille appelle une "insensibilité sadique".

décuplée". (41) Toutefois, au fond de cet excès, de ce dépassement de toute limite qui suppose la négation extrême de l'autre, il y a son contraire, à savoir la négation de soi ou la mort : "Est-il rien de plus troublant que le passage de l'égoïsme à la volonté d'être consumé à son tour dans le brasier qu'alluma l'égoïsme." (42) Le rêve de Sade est ainsi celui d'une "destruction infinie" durant jusqu'à l'infini. Or, seule l'idée de la destruction, non l'acte nécessairement limité, aura la possibilité de donner satisfaction à Sade sur ce plan.

Cette problématique de l'idée et de la représentation nous renvoie nécessairement à celle du langage. Avant Sade, la parole est le fait du civilisé, celui qui tait la violence effective, la refoule ou la reporte sur l'autre, le "barbare" : "le langage était par définition l'expression de l'homme civilisé, la violence est silencieuse." (43) Avec Sade, le discours de la violence, pure tautologie, affleure au niveau de la conscience. Pourtant, cette situation qui confère la parole au bourreau semble aberrante pour Bataille. En effet, ce qui est équivoque, c'est le fait que Sade parle au nom de l'homme solitaire et souverain qui n'a de comptes à rendre à personne. L'homme sadien porte, en effet, la violence et la négation à son extrême, au stade où le crime idéalisé engloutit le criminel et rend toute parole impossible. (44) Mais parfois le langage est prêté à la victime, ce qui est pour Bataille, une expression de la révolte, une contestation du bien-fondé de sa punition. En outre, on peut estimer qu'à travers le discours de la victime s'affirme ce sadisme renversé qui constitue le masochisme du sadique. Ici, comme chez Nietzsche par ailleurs, on assiste à un amour "sadien" de la souffrance où le tragique de la vie est dépassé comme partie composante de la vie et non repoussé comme anomalie. Dépassant même le stade du reflet de soi dans le langage, le héros sadien ne recule pas devant l'avilissement réel. Mais, en cela, il n'adopte nullement l'attitude de la foule ou du peuple qui agit par nécessité; s'il le fait c'est pour son propre plaisir et par admiration pour ceux qui sont plus forts ou plus astucieux que lui. Sa souffrance, dans ce cas, au lieu de l'objectiver, le libère et devient par là même un hommage suprême au mal et à l'énergie qui le sous-tend. (45)

41) *Ibid.*, p. 192.

42) *Ibid.*, p. 194.

43) *Ibid.*, p. 206.

44) *Ibid.*, p. 209

45) Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 131

Ce masochisme est spécifique, car il ne comporte ni honte, ni remords, ni goût du châtement. Il correspond à ce que l'auteur appelle une "insensibilité stoïque".

Toutefois, le discours de la violence par la volonté qu'y met son auteur de justifier la violence, d'en analyser les raisons et le sens finit généralement par la dépasser comme moment d'égarement et de sensation intense. Tout discours de la violence est, en effet, trahison de la violence. On peut y voir, cependant avec Simone de Beauvoir, une "réalisation de la chair sans se perdre en elle", c'est-à-dire une jouissance élevée au niveau de la conscience d'elle-même. (46) Enfin, il est probable que Sade cherchait par ce discours de la violence à introduire dans la conscience ce qui la révoltait le plus, car ce qui était le plus révoltant pour lui n'était que le "plus puissant moyen de provoquer le plaisir". Grâce à ce procédé, Sade a pu découvrir dans les transports de la volupté une "fonction de l'irrégularité morale" et nous a bien fait comprendre que toute irrégularité -si révolante soit-elle- a, comme toute transgression, son origine en nous. (47)

La transgression, comme dépassement des limites, nous fait communier avec le sacré qu'on retrouve et dans l'étreinte amoureuse et dans la mort à soi du mystique. Pour bien comprendre cela, Bataille nous conseille non de chercher une signification sexuelle — tendance psychanalytique courante- à l'union mystique, mais plutôt le contraire. Grâce en effet à l'élévation mystique, on peut trouver dans l'union sexuelle un sens qui la transcende, et qui "en nie l'horreur liée à la boueuse réalité." (48) Le fait de mourir à soi, de se dépasser comme être discontinu, est ce qui permet, grâce au "lien de la vie à la mort" cher à Bataille, de penser le rapport intime entre mystique et sexualité; rapport qui, pourtant, n'apparaît plus clairement depuis la séparation dans les religions transcendantes du sacré faste d'avec le sacré néfaste. Quoi qu'il en soit, c'est depuis cette séparation que la sexualité avait pris deux formes : la bonne sexualité ou génitale, liée à la procréation, et la mauvaise sexualité ou érotique, stérile et diabolique. Ce dernier aspect, considéré comme maléfique est devenu une source de tentation pour le croyant, et par conséquent une sorte de terreur. C'est pourquoi, nous dit l'auteur : "c'est dans le désir de mourir à soi-même que se traduit son aspiration à la vie divine." (49) Evitant le génital comme étant la vie de la chair, le mystique cherche la mort à soi comme étant la vie divine, la seule authentique.

46) *L'Erotisme*, pp. 213—215.

47) *Ibid.*, pp. 216—217

48) *Ibid.*, p. 246

49) *Ibid.*, p. 253.

nous sommes, cette mort n'est qu'un chagrin, une
 nouvelle tentation de la sexualité. Comme la vie est un
 dépense, un gaspillage terminée par la mort, la mort
 ressemble — selon Baranie — à l'acte sexuel de l'homme
 sa mort. Autrement dit, le mystique est un homme entre deux directions
 celle de sa nature ou de son désir charnel et celle de la religion qui
 répond à un désir d'élevation. La première se présente à lui comme la
 tentation de la vie terrestre, la dernière, comme un appel de l'au-delà.
 mais qui n'est en fait qu'une mort à soi-même. Le mystique est un homme
 une dissipation dans l'infini. (50) Le mystique est un homme
 l'erosisme, est guidé par le désir : le désir de son être, le désir
 en question l'être de l'homme, le désir de dépasser son être, le désir
 d'un seul être, c'est la mort. (51)

(51) Ibid., pp. 276—286

La mort est donc la grande métaphore bataillienne; métaphore
 nécessaire pour comprendre l'action de totalisation que s'ac-
 complissant dans l'inadéquation fondamentale entre l'Être et l'Autre
 (52) la seule le pouvoir de donner un sens au mouvement de la dépense.
 Celle-ci n'est donc pas gratuite, ni complètement pour soi. Elle répond à
 l'ontologie fondamentale qui sous-tend le discours de la sexualité et de la
 bataille. Elle est ce qui en comble les brèches apparentes, et ce qui
 permet aux sursauts spasmodiques du désir de finir dans la calme sérénité
 et majestueux de l'Un. Cependant, comme il a bien vu, François Wahl
 en s'interrogeant sur la cohérence du matérialisme météorologique de
 Baranie, la logique du désir n'est pas la recherche de l'unité mais plutôt
 celle de l'impensable. Sa fin n'est pas non plus la mort mais
 la "dispersion" ou l'éclatement sans fin des objets. Le désir est
 non pas la mort — une masse, (idée) qui fait passer de l'unité à la
 par-delà l'erosisme, la où il n'y a plus d'objets à produire (ou l'objet ne
 se laisse plus produire), pour un corps devenu lui-même objet — mais
 la dispersion en des objets chaque fois autres (même s'ils sont
 répétitifs). Il commence ou quand le corps produit perd son objet pro-
 pre. (53)

(50) Ibid., p. 255

(51) Ibid., pp. 276—286

(52) Jean-Marie Benoist, *La révolution structurelle*, Paris, Grasset, 1975.

Inadéquation qui, dans l'optique de l'interprétation lacanienne
 de Freud, met en branle toute une sémantique et une rhétorique liées
 aux "combinaisons syntaxiques du désir." Cf. 227.

duit. Et le sujet de l'érotisme est la panoplie de ses objets." (53)

L'image de la mort ne rappelle-t-elle pas, par ailleurs, le principe du Nirvâna, le mythe de Thanatos chez Freud ? En effet, une grande similarité entre les deux idées frappe l'imagination quand on prend en considération les réflexions de Freud sur la pulsion de mort. Toutefois, là aussi, les études psychanalytiques ont fait beaucoup de progrès et ont permis le dépassement de cette aporie : la tendance à la mort dans le raisonnement freudien. A ce propos, l'étude de Jean Laplanche (54) est d'une grande utilité

D'après cet auteur, Freud a proposé, quant au problème du masochisme et en vue de résoudre la contradiction entre souffrance et plaisir, deux registres ou deux pôles différents du plaisir : a) un plaisir pulsionnel ou d'organe, de niveau quantitatif et comportant une excitation, une attaque ou dépense énergétique, et b) un plaisir de jouissance placé sur le plan de la "constance" et de l'"homéostasie" et formant un niveau de "concupiscence", de jouissance de la douleur. Or, le mythe de Thanatos est lié au mouvement même de la pulsion, de son caractère répétitif tendant au repos : ... "cette tendance de l'individu humain à reproduire ses états et ses objets premiers est rattachée à une force universelle, dépassant largement le champ psychologique et même le champ vital, force cosmique qui veut irrésistiblement ramener, régressivement le plus organisé au moins organisé, les différences de niveau à l'égalisation, le vital à l'inanimé." (55) Or, si l'on admet que l'auto-agression, constitutive du phénomène du masochisme primaire lié à la naissance de la sexualité au sens propre du terme, a la primauté sur l'hétéro-agression, on peut penser que la tendance au zéro, c'est-à-dire à la mort, a la priorité sur le maintien de la tension dans le principe de plaisir. Mais cette idée ne peut pas tenir devant la critique, pour la simple raison qu'elle introduit la mort dans la nature même du vivant. Pour Daniel Lagache (56), il n'y a pas de passage de l'organique vers l'inorganique dans la tendance vers la réduction des tensions, mais une "viscosité" ou "inertie psychique". Quant à Jean Laplanche lui-même, il précise que Freud prend le stade zéro pour un équivalent de la constance ou

53) François Wahl, in *Bataille, op. cit.*, p. 225.

54) Jean Laplanche, *Vie et mort en psychanalyse*. Paris, Flammarion, 1970, pp. 178—198.

55) *Ibid.*, p. 182.

56) *Ibid.*, cité par l'auteur, p. 184.

niveau de l'homéostasie d'un organisme, ce qui n'a aucun rapport avec le zéro. Ce niveau, en effet, peut aussi bien rechercher qu'évacuer l'excitation ou l'énergie produisant la tension en vue de son équilibre. D'ailleurs, la loi de la constance n'est pas un "processus primaire", connu par l'inconscient, mais un mécanisme d'adaptation pour le maintien de la vie. Elle se rattache, en somme, à l'apparition tardive de l'instance du moi. (57)

La mort n'est-elle pas, plus simplement chez Bataille, la limite du désir, la fin qui couronne dans le calme et la paix sa vie angoissée et haletante ? N'est-elle pas aussi cette soif de l'infini, cette saisie, aberrante en elle-même mais si pleine dans la communication avec l'autre, de l'impossible ? Accès à l'inconnu ? Elle peut l'être sur le plan d'une expérience intérieure. Mais pour nous, situés nécessairement en dehors d'elle, c'est-à-dire sur le plan d'un autre radical, elle reste une pensée des limites, voire de l'impensable par excellence.

57) *Ibid.*, p. 198.